

Roland Chemama

*Pourquoi nous référons nous à
Totem et tabou ?*

Je suis heureux de revenir à Nice participer à votre cycle de travail sur *Totem et Tabou*, après avoir contribué, il y a deux ans à votre réflexion clinique, et ensuite, l'an dernier, à ce qui avait été organisé autour de l'Homme aux loups. *Totem et Tabou*, en effet, peut nous introduire à divers thèmes du plus grand intérêt, qui ont d'ailleurs déjà été largement abordés dans les conférences antérieures. C'est même au fond ma seule crainte en commençant cette conférence. Vous avez déjà pu entendre plusieurs exposés autour de cet ouvrage de Freud, et comme nous ne nous sommes pas réparti un programme pré-établi, il y a nécessairement des idées, des thèmes, des références, qui ont du être repris d'une fois sur l'autre.

Comme j'interviens à la fin de ce cycle, il y aura peut-être un sentiment de répétition, qui n'est jamais très agréable. Mais enfin je me dis que si je suis conduit à reprendre tel ou tel thème essentiel que vous auriez déjà abordé cela donnera peut être une occasion pour reprendre la discussion que vous avez pu avoir, et tenter de la pousser un peu plus loin.

Je ne vais pas vous résumer les différentes parties de cet ouvrage, je prendrai plutôt pour acquit que vous le connaissez bien. Je crois savoir que d'une manière tout à fait juste on a mis l'accent, dans ce cycle de conférences, sur la question du père. C'est sans doute en effet ce qui, dans le livre de Freud a conservé la plus grande force. Freud évoque d'une manière saisissante un ancêtre primitif qui se serait réservé la jouissance de toutes les femmes. Un jour les fils se seraient révoltés, auraient tué le père, et l'auraient mangé. Mais loin de pouvoir jouir désormais des femmes convoitées ils auraient été saisis d'un intense sentiment de culpabilité. Ce que le père empêchait, ils se l'interdisent désormais eux mê-

mes, en édictant des règles exogamiques. Quand aux sentiments ressentis envers le père, sentiments ambivalents de haine mais aussi d'amour et d'admiration, ils se reportent sur le totem, c'est à dire le plus souvent sur un animal qui devient pour eux sacré. Ce totem est intouchable. dans les circonstances ordinaires. Mais il peut être tué et consommé lors de fêtes qui réunissent l'ensemble du clan, des fêtes qui commémorent ainsi la victoire sur le père. On voit selon Freud comment les deux principaux tabous du totémisme, interdiction de mettre à mort le totem, substitut du père, et interdiction des rapports sexuels avec les femmes du clan se confondent avec les désirs refoulés du complexe d'Œdipe.

Comment prendre cette construction ? Il me semble que l'on a déjà évoqué, ici, l'idée qu'il s'agit avant tout d'un mythe. Un mythe peut s'étudier en termes structuraux. Dans ce cas là on met en valeur les éléments qui le composent, la façon dont ils sont articulés, les similitudes et les différences qu'il présente par rapport à des mythes voisins, etc. Mais le plus important sans doute, c'est qu'un mythe a toujours, pour celui qui s'y réfère, cette valeur qui est de constituer une tentative de réponse aux questions cruciales qu'il se pose, questions par exemple de la vie et de la mort, ou encore question de l'origine du groupe humain dont il fait partie, etc.

Qu'est ce que cela implique ? Eh bien si je dis par exemple que l'Œdipe constitue du point de vue de la psychanalyse un mythe éclairant, cela veut dire qu'il s'agit d'une interprétation. Disons qu'il y a pour chacun de nous des interdits fondamentaux, notamment la prohibition de l'inceste. Mais quant au fait de les attribuer au père, c'est déjà une interprétation. Cette interprétation n'est pas arbitraire en ceci que c'est déjà l'interprétation que dans nos sociétés nous nous donnons couramment. Mais la psychanalyse ici donne une forme historisée à ce qu'elle peut aborder par ailleurs en termes plus structuraux.

Je dis une forme historisée. Ce que cela veut dire, d'abord, c'est que ce qui fait question pour chacun se présente dans le mythe sous forme d'un récit, d'une histoire. Mais la dimension historique est présente d'une autre façon encore. C'est qu'assez souvent le mythe va être lu de façons différentes aux différents moments de l'histoire. J'en viens par là à la question que je souhaiterais poser. Que faisons nous aujourd'hui, à partir de Lacan, du mythe du père de la horde primitive ? Que pouvons nous en faire pour répondre aux questions qui sont les nôtres ? On peut d'ailleurs estimer que prendre les choses

ainsi cela pourrait même donner un nouvel éclairage sur ce qui était en question pour Freud. En effet pour nous le temps de l'histoire est aussi le temps de l'après-coup, de la rétroaction, et c'est souvent ce qui vient après qui donne sens à ce qui vient avant.

Partons donc de Lacan. On sait que chez lui l'interrogation sur la question du père prend d'emblée une place essentielle. C'est déjà manifeste dans son article de 1938 sur *La famille*. Lacan y reprend, d'une façon originale, la question du complexe d'Œdipe. Son analyse est passionnante à bien des égards, mais d'abord en tant qu'elle semble bien avoir comme visée de rendre compte de la pathologie spécifique du sujet moderne. Lacan évoque en effet, dans son texte, ce qu'il appelle « la grande névrose contemporaine ». Celle-ci tarit, dit-il, l'élan instinctif, mais aussi la dialectique des identifications. Elle voue le sujet à l'impuissance et à l'utopie. C'est que l'énergie du sujet et en particulier l'évidence de sa vie sexuelle dépend de l'image du père. C'est contre la contrainte du père, mais aussi en suivant son exemple, un exemple que Lacan dit « singulièrement transgressif » que le sujet s'avance sur la voie de son propre acte. Or Lacan nous montre que l'imagem du père, dans la structure sociale qui est la nôtre, est profondément dégradée. Le père, dit-il, est toujours un père discordant par rapport à sa fonction, un père carrent, un père humilié. Il ne peut plus dès lors jouer son rôle interdicteur et en même temps transgressif. Le sujet ne peut plus s'y opposer tout en s'y identifiant. Dès lors, si l'on suit Lacan, le sujet ne peut éviter de s'engager que dans cette voie ici désignée comme celle de la névrose moderne, cette voie de l'impuissance et de l'utopie.

Cette question de la névrose moderne est à mon sens tout à fait essentielle pour nous. Toutefois avant d'aller plus loin là dessus il me semble qu'on peut souligner la façon dont Lacan renouvelle ici la façon de lire Freud. Comment, avant Lacan, un lecteur de Freud, pour peu qu'il soit un peu pressé, pour peu qu'il se laisse prendre aux premières évidences, pouvait-il comprendre la théorie psychanalytique du désir ? Disons, en simplifiant, qu'il pouvait concevoir que le désir originel de l'enfant se portait d'abord sur le parent du sexe opposé et qu'il se trouvait ensuite interdit et donc refoulé. Certes les choses apparaissent plus complexes pour la fille mais dans l'ensemble l'interdit pouvait apparaître comme ce qui venait limiter le désir, ce qui le condamnait désormais à ne plus pouvoir faire retour que dans les formations de l'inconscient, les rêves, les

lapses, etc. ou encore dans les symptômes. Ici les choses sont assez différentes. L'interdit n'est plus ce qui vient limiter du dehors le désir. L'image forte d'un père interdicteur mais aussi jouisseur (« transgressif ») est d'emblée requise pour que le désir puisse se soutenir. Autrement il y a répétitions en encore une fois, impuissance et utopie, il y a ce qui fait la névrose spécifique de l'homme moderne.

Alors je vous dirai à présent que c'est au fond ce thème qui pour ma part m'intéresse le plus. Qu'est ce que c'est que cette impuissance dont nous parle Lacan ? Où en sommes nous aujourd'hui par rapport à cette impuissance ? Et de quelle façon ce qui est en jeu pour nous à ce niveau là peut-il nous faire reprendre autrement la question du père ?

En quoi y a-t-il, chez le sujet moderne, impuissance ? Il me semble qu'il suffit de commencer à pratiquer l'analyse, de nos jours, pour s'apercevoir que la plupart des demandes qui nous sont faites ne font pas état de symptômes très spécifiés, dont le sujet voudrait se débarrasser, qu'il s'agisse d'obsessions ou de symptômes hystériques. Le sujet fait plutôt état d'une incapacité à agir, il ne peut pas s'orienter dans l'existence, il ne peut pas s'engager, au point que même le fait d'entamer une analyse n'est pas évident pour lui. Disons qu'il souffre d'une sorte d'inhibition généralisée.

Je voudrais d'ailleurs préciser un peu ce que j'entends par cette inhibition généralisée, parce qu'il me semble qu'ici je déplace un peu le sens que Freud donnait à cette notion d'inhibition.

Freud en effet disait qu'une fonction pouvait se trouver inhibée lorsque sa signification sexuelle s'accroît. Lorsque l'écriture prend la signification symbolique du coït ou lorsque la marche est devenue le substitut du piétinement sur le corps de la terre mère, écriture et marche sont abandonnées parce qu'elles reviendraient à exécuter l'acte sexuel interdit. Autrement dit, pour Freud, l'inhibition est la conséquence d'une sexualisation. Certes elle témoigne du rejet de cette sexualisation. Mais en même temps elle constitue le signe de l'existence de cette sexualisation, elle en constitue la trace, tout comme la dénégation trahit le désir dénié. Eh bien il me semble, à partir de quelques unes des cures que je peux conduire, qu'il y a une autre dimension de l'inhibition, qui est beaucoup plus radicale. Ce n'est pas que le sujet évite telle action particulière qui aurait pris métaphoriquement un sens sexuel. C'est que le sujet évite de s'engager dans

toute action, de façon à ne même pas rencontrer ce type de questions.

Toute action, bien sûr, n'a pas un sens sexuel. Mais toute action est susceptible d'en prendre un, parce que toute action peut métaphoriser le désir et la position sexuée du sujet, toute action peut mettre en jeu ce que nous appelons la jouissance phallique. La jouissance phallique va bien au-delà de l'exercice effectif de la sexualité. Elle suppose du côté du sujet un certain type d'engagement, un repérage un tant soit peu précis de sa position sexuée, et d'abord de la différence des sexes, etc. Or c'est bien cela qui est perturbé aujourd'hui. Je ne peux bien sûr vous le démontrer en quelques minutes. Mais après tout vous en avez vous-même une petite idée. Vous savez bien que nous vivons dans un monde de consensus qui vient niveler les principales différences symboliques par rapport auxquelles le sujet pourrait venir se repérer. Vous savez bien qu'il n'est pas très bien vu de venir insister sur ce qu'impliquent, ou ce que devraient impliquer les différences de génération. Vous savez bien qu'il est plus mal vu encore d'insister sur ce qu'il en est de la différence des sexes, de nous interroger sur les conséquences subjectives de certains modèles contemporains de l'unisexualité. Pour peu qu'on fasse allusion à ces questions, et pour peu bien sûr qu'on fasse partie des individus de sexe masculin, on risque toujours d'être accusé de vouloir rétablir on ne sait quel pouvoir machiste. Et puis vous savez aussi qu'aux U.S.A tout cela va encore beaucoup plus loin (c'est ce que l'on appelle la *political correctness*) et qu'il n'est pas impossible que sur ce plan là comme sur beaucoup d'autres les U.S.A aient seulement quelques longueurs d'avance sur nous. La question dès lors se pose. Comment le sujet peut-il se repérer dans une telle configuration ? Peut-il trouver un tant soit peu sa voie sans trop d'inhibition ? Pour ma part je ne le pense pas. Je pense au contraire que cette dimension de l'inhibition ne peut aujourd'hui aller qu'en s'accroissant.

Je voudrais faire encore quelques remarques sur le plan de la clinique.

Première remarque. J'oppose ici une inhibition qui conserve encore la trace du sexuel qu'elle dénie, et une autre qui permet au sujet d'éviter d'affronter la question du sexuel ou de la jouissance phallique. D'une certaine

façon je pense pouvoir m'appuyer, dans cette démarche sur une description assez commune de certains mécanismes névrotiques, et notamment sur l'analyse classique de la phobie. Un sujet peut avoir une phobie d'animaux. Cet animal

vaut pour lui comme signifiant, c'est à dire qu'il est pris dans des chaînes associatives assez complexes. Il peut ainsi renvoyer à une mère dévoratrice, mais aussi à un père dont le sujet voudrait s'effrayer, dans une peur qui le protégerait de l'angoisse suscitée par le désir de la mère. Et puis on peut aussi repérer, bien souvent que l'animal de la phobie c'est aussi le signifiant phallique lui-même, en tant que signifiant d'un désir angoissant. Mais nous savons que le sujet peut éviter l'angoisse en restreignant, son champ d'activité, en évitant par exemple de sortir dans la rue où il pourrait rencontrer l'animal dont il a la phobie. Eh bien si on prend les choses à partir de la restriction, d'une restriction aussi grande que possible on aura l'idée d'une sorte de phobie généralisée, on aura l'idée d'une structure dans laquelle les questions auxquelles renverrait le signifiant phobique ne sont même pas articulables. Dans l'usage que j'essaie d'en faire les termes d'inhibition généralisée et de phobie généralisée sont à peu près équivalents.

Deuxième remarque. Il me semble que le désir fait plus évidemment retour dans une configuration où il est interdit que dans une configuration où il se trouve seulement évité, par exemple en fonction d'une idéalisation imaginaire de certains comportements. Je m'explique. Vous savez que les comportements alimentaires peuvent parfaitement métaphoriser la question sexuelle. On pourrait là dessus suivre d'assez près *Totem et tabou*. Il est interdit de manger la chair de l'animal tabou, qui représente le père. Mais à certaines occasions les membres du clan consomment en commun cette chair, ils s'approprient la puissance du père et on peut penser que l'alternance réglée de l'interdit et de la levée de l'interdit donne une valeur très forte à cette consommation. Or il n'est pas impossible que ce qui se passe là éclaire a contrario la façon dont les choses se présentent pour nous. Dans plusieurs des cures que j'ai eu l'occasion de conduire j'ai été étonné d'apprendre, au bout de quelques années que l'analysante qui me parlait (c'était généralement une analysante, une femme) ne consommait jamais de viande. Libre à elle, certes. Mais ce qui est frappant c'est la façon dont le sujet peut se le représenter, ce qui explique qu'il n'en parle que très tard.

Le discours contemporain fournit tout un choix de justifications idéologiques où chacun peut couler son imaginaire propre. Ce n'est pas que la viande soit interdite. C'est que telle forme de régime qui ne l'inclut pas va être dit plus sain (même avant l'histoire de la vache folle. Dès lors

on se trouve ici dans une configuration qu'il est important de spécifier. Cette configuration je l'opposerai par exemple à ce qui se passe dans des cas assez différents, ces cas d'anorexie où pour telle jeune fille la viande a pu prendre, d'une façon assez clairement repérable un sens sexuel. Ici tout se passe comme si on était en deçà de ce type d'élaboration, tout se passe comme si l'idéologisation, l'imaginarisation de cette question contribuait à empêcher qu'elle se pose de façon assez nette.

Dernière remarque. Vous saisissez à quel point j'en suis. Sans trop avoir avancé pour l'instant sur cette question du père je vous ai rappelé ce thème que Lacan développe dès 1938, qu'il formule alors comme déclin de l'imgo paternelle et qu'il reprendra sous différentes formes ensuite. Je vous ai rappelé aussi que pour lui c'est ce déclin qui peut éclairer la névrose moderne. J'ai tenté d'esquisser la façon dont tout cela pourrait effectivement nous servir à éclairer ce qui est à l'origine de nos inhibitions. Peut être toutefois vous étonnez-vous de l'importance que je donne, en ce qui concerne le sujet moderne, à cette dimension de l'inhibition. J'ai conscience que bien des analystes, et parfois ceux dont je me sens le plus proche, prennent les choses assez différemment. Mais voyons cela d'un peu plus près.

Pour beaucoup d'analystes celui qui témoigne aujourd'hui de la façon la plus vive des impasses du sujet moderne, c'est le toxicomane. Cela paraît bien éloigné de ce dont je vous parle. Pourtant en y prêtant un peu d'attention on verra qu'il n'en est rien.

Que pouvons nous dire, en effet, à propos de la position subjective du toxicomane ? Charles Melman faisait remarquer qu'avec le toxicomane, la jouissance sexuelle, pour la première fois dans l'histoire, voyait contester sa valeur primordiale. La jouissance sexuelle pose toujours la question de l'altérité, même dans l'homosexualité, elle laisse toujours place à la dimension d'un objet hors d'atteinte, par là elle engage le sujet dans la voix du langage, dans celle du signifiant, voie obligée pour la recherche de sa satisfaction. La jouissance du toxicomane, en revanche, semble bien tenir toute entière dans la possibilité de calmer, avec un objet chimiquement défini, un objet techniquement accessible, tout malaise et toute insatisfaction. Il y a dans la toxicomanie la mise en place d'un rapport direct à l'objet, très représentative d'ailleurs des idéaux de notre société. Et cela n'est bien sûr pas sans conséquences par rapport au rapport du sujet au langage. Ce qui

nous fait parler en effet, je viens d'une certaine façon de le rappeler, c'est que l'objet est hors d'atteinte, parce qu'il est perdu. C'est cela qui donne tout son prix à ce qui est le plus proprement humain, le langage, c'est à dire cette possibilité qui nous est offerte de dire notre désir dans la métaphore ou la métonymie au lieu de l'écraser au niveau d'une satisfaction directe. En ce sens le toxicomane - en tant que toxicomane - est hors langage. Ou alors on pourrait dire qu'il en reste à ce qui est élémentaire dans le langage, l'opposition du 1 et du 0. Il y a (un produit) ou il n'y a pas. Vous y reconnaissez bien sûr le fonctionnement binaire de la machine moderne. Mais qu'est ce qui m'intéresse pour l'heure ? C'est qu'en tant qu'il a abandonné ou relégué la jouissance sexuelle le toxicomane n'est pas si éloigné de ce sujet inhibé dont je parlais il y a un instant. Au fond, je me représente les choses de la façon suivante. Le sujet moderne est un sujet pour qui l'acte, l'engagement, l'affirmation même d'un désir devient hautement problématique. C'est peut-être contre cela que s'élève le toxicomane qui dénonce volontiers l'apathie de ceux qui l'entourent. Mais en même temps, sans qu'il s'en rende compte ce qu'il met en place témoigne tout autant d'un rapport difficile au désir lui même.

Est-ce que j'ai perdu de vue, en nous parlant de tout cela, ce texte de *Totem et tabou* qui constitue le thème de votre travail cette année. À mon sens pas du tout. En effet il me semble que les références que nous faisons à cet ouvrage de Freud peuvent tout à fait se penser comme des tentatives faites pour résoudre des questions telles que celle-ci, c'est à dire pour formaliser la question des rapports du sujet à la jouissance et au désir. Mieux encore, il me semble que ce qui chez Lacan peut se transformer d'un séminaire à l'autre quant à cette question de *Totem et tabou* éclaire particulièrement bien notre question. Le fait même qu'il y ait transformation, et bien sûr la nature de la transformation elle-même peuvent éclairer la nature de notre problème.

Prenons par exemple le *Séminaire IV* de Lacan, ce séminaire qui a pour titre *La relation d'objet*. Prenons en particulier ce passage du chapitre XII qu'on vous a indiqué, ou qu'on vous a rappelé, dès le début de l'année. Comment intervient, dans ce chapitre, la référence à *Totem et tabou* ? Lacan s'interroge très explicitement, vers la fin de cette leçon, sur ce qui constitue le « signe même de la position virile ». (vous voyez que nous ne sommes pas très loin de nos questions sur ce qui permet au sujet d'assumer son désir, sur ce qui lui évite de tomber dans

l'impuissance). Il dit que l'assomption de ce signe de la position virile « suppose la castration à son départ ». Cela c'est bien connu, cela veut dire que nous ne pouvons nous soutenir dans notre désir que si nous avons accepté, au départ, un certain renoncement, un certain sacrifice. Le sujet renonce à être ce que sa mère pourrait désirer, et seulement ainsi il peut accéder à son propre désir. Mais comment penser cette castration ? C'est un interdit, une opération symbolique. Mais à qui référer cette opération symbolique ? Eh bien si l'on va un peu vite, on peut avoir l'impression qu'elle est à référer à un père lui-même symbolique, et que c'est pour en rendre compte que Lacan parle de *Totem et tabou*. Lacan, d'une certaine façon, pose cette question : qui est-ce qui pourrait répondre absolument à la position du père ? Est-ce un de ces pères que nous rencontrons dans la réalité ? Lacan affirme que non. Le Père, avec ce caractère absolu, nous ne pouvons nous le représenter, nous ne pouvons même le penser. Quel père, dans la réalité, pourrait prétendre s'y égarer ? Il n'est nulle part, il n'intervient nulle part. C'est à partir de là que Lacan nous oriente vers l'idée qu'il s'agira plutôt d'un père symbolique, et c'est en ce point qu'il évoque *Totem et tabou*. *Totem et tabou* est fait pour nous dire que le vrai père est avant l'entrée dans l'histoire et que c'est le père mort. Autrement dit le sens du mythe est clair. Si ce père est tué c'est pour nous montrer que la fonction symbolique du père ne tient pas à l'existence du père dans la réalité. Le père fonctionne d'autant mieux comme père qu'il n'est plus là dans la réalité, ce qui indique bien qu'il est d'une autre nature, ce qui indique bien qu'il vaut comme signifiant. Lacan rappelle que tuer vient du latin *tutare* qui veut dire conserver. Mais encore une fois il s'agit de le conserver sous la forme de signifiant. Nous appelons père ce qui se conserve comme signifiant de la loi, signifiant de l'interdit, signifiant de la castration. Pouvons nous cependant en rester là ? À vrai dire déjà dans le *Séminaire IV* il y a des formulations qui ne vont pas tout à fait dans ce sens là, mais pour le saisir il est sans doute meilleur de partir d'un séminaire plus tardif. Je pense ici en particulier, au *Séminaire XVII*, *L'envers de la psychanalyse*.

Que nous dit en effet Lacan dans le *Séminaire XVII* ? Il nous dit que le père de *Totem et tabou*, le père mort, eh bien c'est la jouissance. Cela nous pouvons le concevoir. Freud déjà faisait de ce père celui qui jouissait de toutes les femmes. Mais ce père n'a pas existé, ajoute-t-il, un père de ce type, on n'en a jamais vu nulle part. C'est

impossible. Cela ne veut pas dire cependant que la référence à ce père n'a pas de portée. Car l'impossible, pour nous, c'est le réel lui-même. Pas la réalité, le réel, en tant que c'est contre lui que l'on se cogne. Un père qui jouit de toutes les femmes, ça n'a pas d'existence dans la réalité. Mais dans la structure ça n'en a pas moins une fonction. Sans doute le fait que ce soit une fonction qui insiste comme telle dans l'inconscient constitue ce qui nous permet de continuer à désirer.

Est-ce que tout cela vous semble difficile à concevoir ? C'est là que l'on peut peut-être revenir au *Séminaire IV*. Disons que si le *Séminaire XVII* nous fait saisir ce qui est déjà présent dans le *Séminaire IV*, ce qui y est peu apparent mais important, en revanche c'est le *Séminaire IV* qui peut aider à donner sens au *Séminaire XVII*.

En effet, dans le *Séminaire IV*, juste avant de parler de père symbolique, Lacan a parlé du père comme « ce qui est le réel dans le symbolique ». Cela il ne le développe pas mais nous percevons bien que c'est l'indice d'une question. Mais laquelle ?

Eh bien c'est en ce point que nous pourrions nous référer à la façon dont intervient, dans l'ensemble du séminaire, la notion de père réel. Les occurrences les plus claires ce sont celles qui concernent le petit Hans. C'est à propos du petit Hans que Lacan nous indique que la castration est une opération symbolique, mais que l'agent de cette castration, c'est le père réel. Or à cette époque là Lacan dit les choses de façon peut-être plus incomplète, mais aussi sans doute plus simple, ce qui nous permet de mieux nous y retrouver. Qu'est-ce que ce père réel ? C'est celui qui possède l'atout maître, le pénis réel. Disons que c'est celui qui jouit réellement de la mère. Si ce n'est pas ce père là qui intervient, la fonction de la castration, et donc du désir, reste mal assurée.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Parce que Lacan a insisté sur la fonction de l'interdit pour le désir humain, sur la fonction du Nom-du-Père comme instance de la loi, nous pensons parfois qu'il suffit d'imposer à l'enfant les interdits fondamentaux pour qu'il puisse un jour s'y retrouver dans son propre désir. Mais en la matière tout n'est pas équivalent. Quand on envoie se coucher le petit garnement il enregistre assez facilement ce qui sous-tend cette injonction. Il peut s'agir seulement de lui ménager un temps de repos suffisant, et ce n'est pas négligeable. Mais l'important est qu'il perçoive que, en ce point, c'est la question du désir de sa mère qui se trouve ouverte, et au delà la question d'un père qui serait lui aussi

désirant, ou encore la question du phallus comme symbole de ce désir.

Tout cela va me conduire à quelques remarques, qui nous permettront de nous acheminer vers notre conclusion.

Une remarque tout d'abord sur notre lecture de *Totem et tabou*. Je pense que vous avez perçu à quel point cette lecture est paradoxale. Freud se référerait à ce mythe pour rendre compte de l'interdit de l'inceste, mais aussi pour rendre compte d'autres prohibitions comme celle qui consiste à éviter de manger la chair de l'animal totemique, etc. Il s'agit d'ailleurs pour lui, dans l'ensemble de l'ouvrage, d'expliquer la multiplicité des tabous qui pèsent sur les membres d'un clan, tabous relatifs à la mère, à la soeur, à la belle-mère, etc. Mais ici nous mettons l'accent, non sur la jouissance en tant qu'interdite, mais sur la jouissance du père réel, en tant qu'elle autorise le désir. Cela, nous pouvons l'illustrer de deux des formules de la sexualité, celles que Lacan écrit côté mâle. : $\forall x \Phi x$ qui veut dire que tout homme est soumis à la castration, mais aussi : $\exists x \bar{\Phi} x$, qui veut dire qu'il y en a au moins un qui n'y est pas soumis. Or c'est précisément parce que nous postulons l'existence de celui là (le père de la horde primitive), que la castration des autres (nous tous) n'équivaut pas à une impuissance.

Deuxième remarque. Ce que j'essaie de vous dire, au fond, c'est que si le texte de Freud a pour nous une grande valeur, c'est qu'il nous permet de mettre l'accent sur la question du père réel, et sans doute aussi sur celle du phallus. Or mettre l'accent là dessus, c'est important, mais cela ne va pas sans difficulté pour le sujet, et peut-être surtout pour le sujet moderne. En quel sens ? Je vous ai dit qu'il était sans doute essentiel pour le sujet que quelque chose d'un père désirant lui soit signifié. Le problème, c'est qu'en même temps, de nos jours, ce qui peut signifier la présence d'un père désirant n'est pas très bien toléré.

Le père désirant, en effet, ce n'est pas forcément le nouveau père dont on parlait il y a quelques années, celui qui partageait avec sa compagne de façon relativement indifférenciée, les contraintes de la vie matérielle. Il peut bien sûr y participer. Mais comment l'enfant pourrait-il croire un instant que la mère peut être intéressée le moins du monde par un auxiliaire de puériculture. Toute notre idéologie du partage des tâches matérielles, toute notre idéologie tendant à l'homogénéisation des places tend à défaire la fonction du père réel, c'est à dire la perpétuation

d'un père qui ne céderait pas sur sa jouissance, qui y irait carrément quant à ce qu'il peut désirer.

Il faut dire que si cette idéologie a une prise sur le sujet, c'est qu'elle vient renforcer l'embarras devant lequel il se trouve. C'est que quand un père se montre désirant, on ne peut pas trop faire le détail. Il désire la mère, certes. Mais le sujet lui-même ne risque-t-il pas de devenir l'objet, et on dira facilement la victime, de ce désir ?

Sans doute reconnaissez vous là un très vieux thème de la psychanalyse, celui du traumatisme, de la séduction de l'enfant par un membre de sa famille, éventuellement par son propre père. Bien sûr beaucoup de femmes viennent encore nous dire que leur père à un moment ou à un autre a eu un geste déplacé, parfois simplement un regard un peu trop appuyé, et que cela a été absolument insupportable. Ces femmes, j'avoue que j'ai parfois envie de leur dire qu'il y a sans doute plus insupportable. Je pense à ce que l'on entend à présent de plus en plus. Que le père, chaque fois qu'il était question devant ses filles, de questions sexuelles, ou même plus simplement de questions relatives à la féminité, au corps, que sais-je encore, eh bien le père se taisait, fuyait, donnait l'image d'un homme qui reculait devant le désir. Cela c'est aujourd'hui assez fréquent, et ça le deviendra d'autant plus que les malheureux pères doivent inconsciemment se débattre contre une accusation toujours possible, celle de pédophilie. Eh bien je peux dire la chose suivante. Les femmes qui sont le plus inhibées, tant dans leur vie professionnelle que dans leur vie sexuelle, ce sont souvent des femmes dont le père se montrait ainsi empêtré, ainsi craintif par rapport à son désir.

D'une certaine façon d'ailleurs la question se pose peut-être de façon plus vive en ce qui concerne les hommes ou plutôt en ce qui concerne les garçons, ceux qui doivent se préparer à assumer leur position virile. Car eux aussi, eux surtout, ne peuvent accéder à leur désir que si leur père n'est pas trop défaillant par rapport à la question de la jouissance. Mais un père qui y va carrément sur ce plan, cela peut tout à fait produire, dans l'inconscient, la peur d'être pris eux-mêmes comme objets de cette jouissance, cela peut produire la crainte inconsciente d'être féminisé. C'était, vous le savez, une des questions de l'Homme aux loups, et c'est pour cela qu'il était intéressant de parler de l'Homme aux loups avant d'étudier *Totem et tabou*. Je ne développerai pas trop cependant ce dernier point. Je me contenterai de dire que là aussi, l'expérience montre qu'un

garçon supporte assez bien cette crainte inconsciente de servir d'objet au père. En revanche cette crainte contribue sans doute, sur le plan social, à nous faire rejeter la figure d'un père qui affirmerait son désir.

Voilà. Parviendrons-nous à redonner une place, dans notre existence subjective, dans notre existence sociale, à la jouissance phallique, à une jouissance qui suppose la différence des sexes, à une jouissance qui a certes ses limites, mais qui nous ouvre la voie d'une certaine action, d'une transformation de la réalité ? Je pose la question d'une façon peut-être un peu extrême. Mais il me semble qu'elle commence à se poser vraiment. Et il me semble que nous pouvons trouver dans les textes de Freud et de Lacan, et donc en particulier dans *Totem et tabou*, les éléments qui nous permettent de tenter de l'articuler.